

Vie conjecturale de Fleur Jaeggy

Le regard transparent et inconnaissable d'un ange, Fleur Jaeggy est née à Zurich en 1940. Partout ailleurs, en dehors des frontières suisses, le cauchemar de la guerre. Dans le canton suisse allemand de l'Appenzell, une « paix idyllique et mortelle », une vraie « Arcadie de la maladie », aurait dit plus tard Fleur, emportant, dans ses voyages comme dans ses livres la mémoire de ces lieux. De souche et de langue maternelle italiennes, c'est dans l'Appenzell que, depuis l'âge de cinq ans, la jeune Fleur est condamnée à attendre, pendant de longues et monotones années, la fin de son internat. Les promenades matinales, les sommets enneigés, les vallées vertes escarpées, le lac de Constance au loin, l'horizon à perte de vue, et, cependant, toujours, ponctuelle, impitoyable, la cloche du collège, les heures d'enfermement, le circuit clos de la chambre aux toilettes, du réfectoire aux salles de cours. Puis, enfin, le départ. Un train l'emmena loin de ce Nord, des longs moments passés à regarder oisivement une jeune fille triste et rêveuse du vrai monde, de celui qui désormais attendait Fleur.

Rome, d'abord, en compagnie de sa mère, la fin de sa scolarisation, l'amitié avec Ingerborg Bachmann. Une après-midi, toutes deux seules, Fleur, encore très jeune, Ingeborg, déjà vieillie, parlaient de Zürich, de Thomas Bernardt, de voyages et de chats. Après les deux premières cigarettes, Fleur sortit de son sac une chemise de feuillets dactylographiés. Sur la première page, le titre : *Il dito in bocca*. Roman. En quelques heures c'était fini. Ingeborg fut la première lectrice de Fleur. Elle la lut en italien, langue d'écriture de son amie, sans pouvoir éviter d'entendre, ici et là, l'écho de personnages parlant allemand, la « langue secrète » de Fleur. Depuis, pendant plusieurs jours, Ingeborg attendit que son amie revienne la voir. Elle tenait absolument à lui dire qu'il fallait qu'elle abandonne tout le reste, les services photographiques pour *Grazia*, les salles de cinéma de la capitale, pour se mettre à écrire. Mais Fleur ne réapparut plus jamais. Depuis le jour de la remise du manuscrit, elle eut un mauvais pressentiment. L'appartement d'Ingeborg lui faisait peur d'un coup. Profitant d'un court séjour de son amie en Autriche, elle passa une dernière fois devant le bâtiment, fuma une dernière cigarette, puis quitta définitivement Rome.

Ce fut à Milan, qu'elle apprit qu'Ingeborg était morte tragiquement, carbonisée, dans ce même appartement, probablement à cause d'une dernière cigarette nocturne. Fleur repensa à son amie. Elle l'imagina en train de l'attendre, un soir, puis l'autre, puis encore un autre. Comment avait-elle pu disparaître d'un coup ? La condamner à une telle attente, à une telle dilatation du temps ? Malgré son silence, Ingeborg avait su que Fleur avait suivi son conseil et s'était mise à écrire. Le premier roman, le même qui désormais devait se trouver dans un tiroir d'un appartement romain carbonisé, avait paru cinq ans avant, à Milan, peu après suivi d'un deuxième, *L'angelo custode*, de 1971. Entretemps, aussi, il y avait eu un mariage, l'adoption d'une chatte, le legs d'une photothèque de famille. Puis *Le statue d'acqua*, en 1980. Ces trois textes constitueront à eux seuls un cycle, plutôt un cercle, fermé, verrouillé. Fleur ne le sait pas encore. Epuisés, ils sont aujourd'hui introuvables, d'accès interdit. La raison ne nous est pas connue. Pour l'instant du moins, elle fait partie de tous ces autres secrets que Fleur Jaeggy se plaît à nous révéler au compte-gouttes, en retournant à chaque fois le sablier.

Sa chatte ronronnant autour de sa chaise, dans une chambre solitaire, Fleur passe beaucoup de temps chez elle. Elle lit et admire Robert Walser et Robert Musil, traduit Schwob, du français, et De Quincey, de l'anglais. De Schwob, en 1972, *Vies imaginaires*, en 1983, *Les Derniers jours d'Immanuel Kant*, de De Quincey. La vie des autres, les vies des autres, les vies qui furent des autres et qui désormais nous appartiennent : voilà ce qui la fascine. Ensuite lui revient l'envie d'écrire, des romans, des nouvelles, autre chose encore. Elle aime défier le temps, prendre tout son temps. Perdre, gagner du temps, ce sont des notions qu'elle méconnaît pour ce qui est de l'écriture, de sa vie dans l'écriture, entendons !

Un soir, de passage à Paris, à la sortie d'un film, elle reconnaît au loin une silhouette. C'est Frédérique, son amie de collège. Sa préférée, celle qui lui avait été enlevée un jour, sans que personne ne la prévienne, sans que personne ne la console. Elle hésite entre courir l'attraper ou la laisser partir. Elle décide d'attendre ; attendre une fois de plus, sans pouvoir réagir, comme pour Ingeborg. Ou si, réagir, en écrivant, en revenant à l'écriture après un long silence duré pendant neuf ans. De cette rencontre manquée, son célèbre roman *Les Années bienheureuses du châtiment*. Quelqu'un devenu désormais fameux, un homme du monde, a découvert par hasard ce livre et a commencé à s'intéresser à cette œuvre. De ce roman, il a dit « il n'est rien de supérieur », « il ne s'y parla jamais d'amour contrairement à ce qui se passe d'ordinaire dans le monde ». Il restait encore quinze ans à Michael Haneke avant de concevoir *Le Ruban blanc* ; Fleur Jaeggy avait pourtant déjà préparé les décors, mis en place les personnages, la machine infernale qui régit ces pères et mères, ces enfants, ces crimes maléfiques d'une campagne mitteleuropéenne. C'était dans *La Peur du ciel*, son recueil de nouvelles paru en 1994. Fellini, par contre, avait déjà réalisé *Et vogue le navire*, quand, en 2002, Fleur fit paraître *Proleterka*. Un film en noir et blanc, un récit en noir et blanc. Des personnages qui feignent de se parler dans une cabine, dans un restaurant, sur un pont du bateau, des jours qui passent, de l'eau qui coule, des ports qui défilent, des morts vivants à bord comme sur terre.

Désormais, même quand la vie ne peut plus être dite, même quand le silence s'impose, Fleur Jaeggy continue à écrire, y compris des paroles de chanson. Le tout c'est de ne pas s'arrêter, de ne plus faire attendre. Elle doit, veut, incessamment escompter l'attente qu'elle a infligée à Ingeborg. Il faut écrire vite, sans tarder. Partir d'une matière existante, pourquoi pas, si tel est l'enjeu. D'où *Vite congetturali* : un tout petit recueil d'une cinquantaine de pages (la taille de la poche arrière d'un jean, quelques euros à peine), où Keats et les mêmes Schwob et De Quincey, sans attendre, naissent, aiment, écrivent, voyagent et meurent l'un après l'autre, entre Samoa, Rome et le Yorkshire.

Joseph Brodsky l'a dit. Quatre fois quatre, seize : seize heures au total prend la lecture de l'œuvre de Fleur Jaeggy. Ses livres s'emportent, mais ne se lisent pas partout. Ils demandent que l'on fasse silence dehors, silence dedans. Que fait Fleur Jaeggy lorsqu'elle n'écrit pas ? Ayons le soupçon qu'elle continue de raconter des vies. Des vies conjecturales, fabuleuses et pourtant absurdelement réelles. On ne peut croire qu'elle n'écrive pas, qu'elle nous fasse encore attendre avant de nous accorder une dernière heure de lecture.